Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 57 (1919)
Heft: 29

Artikel: Une complainte
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-214841

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

57me ANNÉE — N° 29. Samedi 19 juillet 1919

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (*1er étage*).
Administration (*abonnements, changements d'adresse*),
Imprimerie Ami FATIO & Cie, Albert DUPUIS, succ.
GRAND-ST-JEAN, 26 — LAUSANNE

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
„ PUBLICITAS "
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : *Suisse*, un an, Fr. 5 50 ; six mois, Fr. 3 — *Etranger*, un an, Fr. 8 20.
ANNONCES : **Canton**, 15 cent. — **Suisse**, 20 cent. **Etranger**, 25 cent. — **Réclames**, 50 cent. la ligne ou son espace.
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du Numéro du 19 juillet 1919. — Lè nom dao Dzorat (Marc à Louis). — Les gyms (V. F.). — Malades imaginaires. — Une complainte. — L'hôte de la Tour (Pierre Giffard). — Dernière patrouille (Henri Steckler). — Feuilleton : La maison du Chat-qui-pelote (Honoré de Balzac). — Boutades.

LÈ NOM DAO DZORAT

Ti lè nom dâo Dzorat sant biau !
Nom de carrâïe, nom de riô,
Nom de velâdzo,
Nom que l'écho dein lè bosson
Ritoule quemet 'na brison !
Ah ! quin leingâdzo.

Oûde-vo ? Lé, dein lè nohîre,
La bise subye et fâ : *Mézire !*
Mézire ! Eh vâi !
Ah ! clli sublliet dein lè sapalle
Vo reinmoue quand tsante : *Cossalle !*
Roprâ ! Penâ !
Ti lè nom dâo Dzorat sant clliâ !

Pe forta, l'oûvra l'a zonnâ :
Syins ! Syins ! pu l'a bramâ :
Crra ! *Montprèvâre !*
Et cein l'è grand, et cein l'è tsaud,
Quand l'è que dèvese bin hiaut
Noûtra vaudâre !
Ti lè nom dâo Dzorat sant biau.

Lè modzon, bolet et armaille,
Quand ie guelenant lau senaille,
Ie diant : *Voulieins !*
Et dâi motî tote lè clliotse
Sè repondant dein lau perrotse :
Guelein ! *Ferleins !*
Ti lè nom dâo Dzorat sant fin !

Et ti lè riô, ti lè rialet,
Du lo Taleint tant qu'âo Grenet,
Tant qu'à la vela,
Ein coudhieint de nion reveillî,
Djuvant : *Coulâïe ! Savegnî !*
Et *Frâidevela !*
Clliau nom dâo Dzorat fant plliézi.

Lè flliéhî dein tote lè grandze
Fiézant à quatro, à retsandze :
Pan, pan ! *Lo Man !*
Lè pronme et lè preniau bi rodzo
Ein tsezeint dian-te pas : *Carodzo !*
Aovri lè man :
Ti clliau nom sant po lè gormand.

Tsalet-à-Goubel ! Montherond !
Vutsèrein ! Palindzo ! Sèryon !
L'è biau à oûre.
Ie m'ein cheinto tot rebouillî
L'è la musique dau paï !
On pâo ein dzoûre.
Ti clliau nom sant dâi nom ami !

Ti lè nom dâo Dzorat sant biau !
Nom de seindâ et nom d'ottô,
Nom de velâdzo !
Quand lè que sari âi rancot
Voudrî pouâi dere dèvant lo
Derrâi voyadzo :
Ti lè nom dâo Djorat sant biau !

MARC A LOUIS.

Est-ce qu'il jure toujours ? — Un brave pasteur a pris le bateau à Ouchy pour Evian. Le temps est à l'orage et le pilote jure comme un simple charretier.

Le pasteur (au capitaine). — Mais c'est effrayant d'entendre ces imprécations. Qu'a-t-il donc cet homme ?

Le capitaine. — Il est comme ça, que voulez vous ? Et vous savez, tant qu'il jure, vous pouvez être tranquille : il n'y a pas de danger !

Le temps se fait plus menaçant. Le bateau roule affreusement. Nos passagers donnent des signes manifestes de malaise ou d'inquiétude.

Alors, le pasteur :

— Dites-moi, capitaine, jure-t-il toujours, au moins, votre pilote ?

LES GYMS

A l'hôtel du Soleil, à Lucens. Neuf heures du matin. La maison est pleine de gymnastes en culotte blanche. Ce sont les Amis-Gyms d'Yverdon. Dans quelques instants, ils montreront leur valeur au jury du concours cantonal. La pluie n'altère pas leur belle humeur. Un accordéon dans les mains, l'un d'eux, jeune homme de seize ans à peine, tire de son instrument des sons qui font penser tour à tour à la flûte et au violoncelle. Tant de charme émane de son jeu que subitement se taisent les conversations. Ce virtuose est, nous dit-on, l'enfant d'une famille dont tous les membres sont des artistes nés. Quand il joue des valses, ses camarades esquissent entre les tables des pirouettes avec une grâce à rendre jalouses les meilleures des danseuses.

Ce qui frappe le voyageur perdu dans cette jeunesse, ce sont les bonnes manières de ces gyms. Pas un cri, nul propos discourtois. On les sent heureux d'être réunis, d'affronter ensemble les épreuves de la journée, de faire honneur à leur drapeau. Un homme dans la quarantaine nous montre avec fierté trois beaux gars, assis en face de lui, aux côtés de leur mère : « Ce sont mes fils, tous gyms, comme moi-même ! » nous dit-il. « La gymnastique, voyez-vous, il n'y a rien de tel pour faire des corps robustes, de bons soldats, des patriotes. Et si vous saviez le bonheur qu'on a de se retrouver dans des fêtes comme celle d'aujourd'hui ! Les gyms d'une même société, c'est des frères. La longueur des séparations, les différences des conditions sociales, rien ne viendra à la traverse de leur amitié ; toujours ils se tendront la main et se tutoyeront ; des gyms qui se diraient *vous*, ça serait contre nature... »

Notre interlocuteur parlait avec cette éloquence qui vous prend, parce qu'elle vient de l'âme. Nous l'aurions volontiers entendu de longs instants ; mais, sur un claquement de mains de leur moniteur, les gyms s'étaient levés comme un seul homme et, une minute après, alignés quatre à quatre, ils descendaient d'un pas souple à la prairie servant d'arène.

A la nuit tombante, nous les vîmes quitter Lucens, dans le même bon ordre. Ils remportaient la première couronne de laurier. Vivent ces bons gyms !

V. F.

MALADES IMAGINAIRES

On parle souvent de certains malades trop nerveux qui attribuent à leur médecin les maux souvent imaginaires dont ils souffrent. A ce propos, les *Annales* contaient le fait suivant :

Le célèbre Velpeau eut à soigner un riche négociant qui, après une opération des plus douloureuses, prenait le chemin de la folie.

Il croyait fermement avoir une couleuvre dans le corps. Il ne parlait que de ce reptile qui rampait ou se tordait dans ses entrailles.

— Demain, lui dit Velpeau, consulté, je vous administrerai un vomitif et nous verrons bien si la couleuvre se décidera à sortir.

Le jour suivant, au moment où la médecine opère, une belle couleuvre achetée chez le plus proche pharmacien est dextrement placée dans la cuvette.

— Enfin ! s'écrie Velpeau, la voilà... Elle devait vous gêner beaucoup !

Et le malade de sourire et de féliciter son sauveur.

Mais, tout à coup, son regard s'inquiète, ses lèvres se contractent. Les douleurs le reprennent.

— Ah ! docteur, gémit-il, ce n'est pas tout. Elle avait des petits, j'en suis sûr. Je les sens, ils remuent, ils cherchent leur mère...

Un peu agacé de cette obstination, Velpeau a un trait de génie :

— Allons donc, c'est impossible, dit-il en examinant la couleuvre. *C'est un mâle !*

Le pauvre fou n'avait rien à répondre. Il fut convaincu et se trouva guéri...

Chez la spirite. — Je voudrais vous demander de faire apparaître l'ombre de ma femme, décédée il y a quelques jours.

— Pourquoi ?

— Je désirerais lui demander où elle peut bien avoir fourré mes boutons de manchettes !

L. Mx.

La Patrie suisse. — Le numéro du 9 juillet nous apporte une gerbe d'actualités suisses des plus intéressantes. Tout d'abord, un excellent portrait du nouveau juge fédéral M. Paul Rambert ; puis ceux du colonel Steinbuch, du professeur Aubert, de Neuchâtel, et du regretté Louis Zwahlen, député de Lausanne. A l'occasion du centenaire de Gottfried Keller, voici la maison où il est né, celle où il est mort et sa tombe. Voici l'immeuble loué à Genève pour le siège des Croix-Rouges ; la villa Prangins, qu'habite l'ex-couple impérial d'Autriche, le Club suisse de femmes alpinistes, à Sonchaud ; des soldats suisses accompagnant en Pologne un train de ravitaillement ; des groupes costumés du cortège de la Paix, à Lausanne. — S. B.

UNE COMPLAINTE

Le 3 juillet 1744, il y eut à Ste-Croix et Bullet un très important incendie, un vrai désastre. Cet événement donna lieu à la curieuse complainte suivante, que nous reproduisons d'après la *Feuille d'avis de Ste-Croix*. Elle se chantait sur l'air : *Approché, je vous prie.*

Voyez dans quel désastre
Ste-Croix est réduit :
Passé huittantes quattres
Ménages y sont produits.
Chers voisins et passants,
Las ! voyez quel spectacle :
Le feu du Tout-Puissant
Qui franchis tout obstacle.

Lorsqu'on vivoit en calme
Et en prospérité,
Il vient soudain l'allarme
Et la perplexité.
Chacun de toutes parts
Court surpris, tremble, crie
En vain alors trop tars,
Trouble de l'incendie.

Jeunes enfants et vieux même
Que l'année mille sept cent
Quarante quattrième
Vous soit toujours présent.
Sainte-Croix et Bulet.
Les mêmes sorts subironts,
Eus le premier juillet,
Nous le trois nous surprirent.

Voyant nos domiciles
S'en aller promptement
En cendres inutiles
Et en brouillards fuments.
Alors l'aspect étoit
Bien touchant, for sensible.
Las ! on se lamentoit
Dans son malheur pénible !

Mais quand on vit en crinte
Que les flammes atteignoient
La maison du Dieu saint
Ce que chacun craignoit,
Ha ! que ce fut alors
Que les allarme et trouble,
Sentan vains nos efforts
Nous ressaisirent au double.

Alors d'agoisse extrême
L'on s'écrie au milieu
De l'embrasement même :
Hélas ! hélas ! mon Dieu !
Las ! le temps est perdu !
Ah ! si du moins encore
Qu'eschapper on le put
Ce grand Dieu qu'on adore !

O ! Sainte-Croix qui porte
L'enseigne du Sauveur,
Qu'estait en toute sorte
L'objet de sa faveur,
Son peuple si soigné
Pour le corps et pour l'âme,
Lui a toujours témoigné
Un amour tout de flame.

Pour tant de gratitude
N'avons rendu à Dieu
Que notre ingratitude
Dans cet étrange lieu.
Et plus Dieu a été
Bénin, doux et propice,
Tant plus a augmenté
Notre extrême malice

Voyez dans quel désastre
Ste-Croix et réduit :
Passé huittantes quattres
Ménages y sont produits.
Chers voisins et passants,
Las ! voyez quel spectacle :
Le feu du Tout-Puissant
Qui franchis tout obstacle.

La livraison de juillet 1919 de la *Bibliothèque Universelle* et *Revue Suisse* contient les articles suivants :

Marc Peter, conseiller national : Genève et les combats pour la Savoie. — P. Calame : La question jurassienne. — Paul Sirven : Le second voyage de M. Micromégas (sixième partie). — Dr Latt : Le cardinal Mathieu Schinner et ses relations avec l'Angleterre. — Vahiné Papaa : L'île au charme ensorceleur. — L.-R. Deliège : Géographie de guerre (seconde partie). — Dr F. Blanchod : Aux Indes (seconde et dernière partie). — Giuseppe Zoppi : L'œuvre littéraire de Francesco Chiesa. — René Gouzy : Très rigolo... ah ! ah !... (Nouvelle). — E. Krieg : Les Anglais en Palestine. — Chroniques italienne (Francesco Chiesa) ; russe (Ossip-Lourié) ; scientifique (Henry de Varigny) ; politique (Ed. Rossier) ; suisse romande (Maurice Millioud). — Revue des livres.

La *Bibliothèque Universelle* paraît au commencement de chaque mois par livraisons de 200 pages.

L'HOTE DE LA TOUR

Il y a quelques jours, à l'occasion du centenaire de la naissance du grand peintre français, on a exhumé du cimetière de la Tour-de-Peilz, où il avait été enterré, les cendres de Gustave Courbet, pour les transférer dans son village natal, Ornans (département du Doubs).

A ce propos, la *Feuille d'avis de Montreux* publia la biographie que voici, de Courbet :

Il y a eu cent ans, le 10 de ce mois, que Gustave Courbet est né à Ornans (Doubs), dans une petite maison située sur le bord de la Loue, rue Froidière. Son père était le propriétaire d'un domaine assez étendu, dont il ne tirait pas, disait-on, tout le parti possible ; on l'avait surnommé « Gudot » ; c'est le terme comtois qui désigne l'homme à lubies, porté vers les nouveautés de toute espèce, ce qu'on appelle ailleurs un original.

Les biographes de Courbet, MM. Gazier, Charles Léger, Maurice Robin s'accordent pour reconnaître, au contraire, le grand sens, la délicatesse et la bonté de sa mère, parente du jurisconsulte Oudot.

Gustave était l'aîné de quatre enfants, le seul garçon de la famille. Il a souvent peint des portraits de ses trois sœurs, Zélie, Zoé et Juliette. A douze ans, l'enfant entrait au séminaire d'Ornans. Il y conquit aussitôt la renommée d'un chasseur de papillons hors de pair ; cette vocation se liait sans doute à une volonté excursionniste qui tenait de la manie ; il était encore jeunet que le pays d'Ornans et ses environs immédiats n'avaient plus de secrets pour lui. Son professeur de dessin, le père Beau, se trouva là par le plus heureux des hasards pour le soustraire de propos délibéré à l'étude des plâtres entre quatre murs ; il emmenait ses élèves en plein air et les faisait dessiner d'après nature. Plus que tout autre, ce brave homme a contribué à développer chez Gustave Courbet le sentiment réaliste.

* * *

L'idée de son père, l'ami des inventions nouvelles, c'était de faire de Gustave un polytechnicien. Aussi l'envoya-t-il, à dix-huit ans, préparer les premiers examens au collège de Besançon. Mais l'internat n'était pas l'affaire de Courbet ; ses lettres le disent et le redisent. Il proteste à chaque page contre la nourriture, l'absence de tabac, le froid des classes, l'insuffisance de l'enseignement, pour le dessin particulièrement.

Il manque de tendresse pour les condisciples qui l'environnent, aussi bien que pour les professeurs. Finalement, il parvient à convaincre son père de son inaptitude absolue pour les mathématiques, et obtient de lui l'autorisation de prendre des leçons à l'école de dessin de la ville. En laissant de côté toute ambition scientifique, ce père montra qu'il n'était point si malavisé.

Aussitôt Gustave Courbet exécute, pour l'honneur d'être lithographié en même temps qu'un ami, six dessins qui sont curieux à revoir aujourd'hui. On les trouve dans une plaquette intitulée : « Essais poétiques » par Max Buchon. Ce Max Buchon resta toute sa vie un intime de Courbet.

De ce jour, Courbet peint avec frénésie des paysages ou des incidents du pays natal, Ornans et sa pittoresque vallée aux rochers fantastiques, ses magnifiques forêts et les prairies ondulées qui caractérisent la région. Il en va de même des gens ; ils seront toujours, sur ses toiles, des concitoyens qu'il aura vus à la chasse, à la pêche, dans les vignes.

* * *

C'était à vingt ans, dit Philippe Burty, un garçon mince, grand, souple, qui portait de longs cheveux noirs, avec une barbe noire et soyeuse. Les yeux étaient langoureux, le nez droit, le front bas, les lèvres saillantes, moqueuses aux commissures, comme les yeux l'étaient aux angles ; les joues lisses et bombées, frappantes de ressemblance avec un profil du roi assyrien. L'accent du terroir était traînant et mélodieux. Tel était le jeune rapin qui partait pour Paris en 1840.

Aujourd'hui, la maison natale de Courbet est devenue — du moins en était-il ainsi en 1910 — une sorte de petit musée où les mains pieuses de sa sœur Juliette, la donatrice généreuse de plusieurs chefs-d'œuvre au Louvre et au Petit Palais, ont réuni quelques tableaux et de menus souvenirs de son frère, parmi lesquels la table pourvue d'une ardoise au centre, où Courbet s'asseyait pour faire la partie avec ses amis et boire de la bière.

Faut-il rappeler que Courbet, pourchassé par le fisc qui lui réclamait les frais de reconstruction de la colonne Vendôme, se réfugiait, en 1873, à la Tour-de-Peilz, où il est mort d'hydropisie, le 31 décembre 1877, dans les bras de son vieux père ?

PIERRE GIFFARD

Vieilles connaissances

La guerre de Trente ans. — Mme Potue, qui a toujours tenu les rênes du gouvernement domestique, dit à son mari :

— Dans un mois, mon cher, nous célébrerons nos noces d'argent.

Monsieur, de mauvaise humeur : — Attendons plutôt encore cinq ans, nous pourrons célébrer la guerre de Trente ans !

* * *

Post Tenebras Lux. — L'autre soir, le correspondant bagnard du *Conteur* rentrait par le dernière poste de Sembrancher dans ses pénates. Arrivé au lieu dit : « Pierra-Grossa », notre voyageur s'écrie :

— Ah ! il a bougrement raison, le grand quotidien de Genève de porter, en manchette, « Post Tenebras Lux ! »

Le postillon (se retournant). — Qu'est-ce que cela veut bien dire ?

— Mon ami, cela veut dire que la poste, dans les ténèbres, n'est pas du luxe. — L. Mx.

DERNIÈRE PATROUILLE

Un de nos fidèles amis nous adresse une coupure d'un journal de l'Amérique du sud, qui contient un amusant récit, écrit par un de nos compatriotes — on sait que les Suisses sont nombreux dans ce pays. Le journal auquel nous empruntons ce récit date de 1894 et l'aventure qui fait l'objet du dernier est d'une époque plus ancienne encore, comme on le verra. Mais ce qui touche nos compatriotes à l'étranger n'a-t-il pas toujours pour nous de l'intérêt, surtout quand nous y trouvons quelque réjouissant témoignage du fidèle amour que gardent ces émigrés à la terre natale ?

Esperanza, 1er juillet 1894.

Aujourd'hui, je vous entretiendrai de notre « Dernière Patrouille ! »

Comme beaucoup de mes lecteurs qui auront la bonté d'avaler ma prose, ne connaissent pas la colonie Esperanza, je dois dire qu'elle se trouve située à environ 32 kilomètres au nord-ouest de Santa-Fé, dans une plaine *sans bornes* qu'elle était à l'époque de sa fondation habitée par les cerfs, daims, autruches, et se trouvait sur la route des Indiens qui, souvent à cette époque, se dirigeaient sur Santa-Fé, capitale de la province du même nom, où ils semaient la terreur par leurs vols et leurs brigandages.

Esperanza est un grand carré, d'environ huit kilomètres de côté, et les colons devaient, après avoir travaillé le jour, se réunir le soir, et faire les uns la patrouille, pendant que les autres reposaient, et ainsi, chaque année depuis 1856, date de sa fondation, jusqu'en 1862 qui est précisément l'époque à laquelle se réfère l'objet de mon entretien, c'est-à-dire de notre : « Dernière patrouille ! »